

LE  
**PASSE-TEMPS**

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. . . . . 2' »  
SIX MOIS. . . . . 4 »  
UN AN. . . . . 8 »

### Sommaire

Causerie . . . . .	LUCIEN.
Propos humoristiques . . . . .	P. BATAILLE.
Nos théâtres. . . . .	X.
Au Pays de Trichines . . . . .	FRANC-SILLON
Les Hirondelles vont partir (poésie). . . . .	CAMILLE ROY.
Une Demoiselle d'honneur . . . . .	J. ALESSON.
Rois de Mer (sonnet). . . . .	G. DE MYRTE.
L'Amour de Jacques . . . . .	CH. FUSTER.
Bulletin financier . . . . .	X.

### AVIS

L'Administration du Journal a l'honneur d'informer ses Abonnés et ses Lecteurs qu'à partir du 13 septembre 1891, elle donnera en prime gratuite un magnifique Supplément illustré de quatre pages,

### CAUSERIE

Au commencement de la saison théâtrale dans laquelle nous entrons, et dont l'ouverture du théâtre des Célestins est le signal, les artistes avaient autrefois l'habitude de rendre visite aux critiques dramatiques dont ils venaient solliciter l'indulgence pour leurs débuts. Les débuts étant supprimés dans tous nos théâtres, les artistes s'abstiennent aujourd'hui de faire cette démarche de pure politesse, et se contentent d'envoyer leur carte de visite.

Pour ma part, je ne m'en plains pas, bien au contraire, car un critique a tout profit à ne pas connaître personnellement les artistes qu'il a à apprécier. Vous ne sauriez croire quelle est la susceptibilité des artistes. Quel que soit la bienveillance que l'on mette à formuler un blâme, ce blâme n'est jamais accepté par eux, et alors si c'est une femme, on est exposé à une scène de larmes que, par lâcheté le plus souvent, on évite en disant tout le contraire de la vérité.

J'ai raconté que Francisque Sarcey à ses débuts dans la carrière de critique demanda certain jour à Jouvin du *Figaro* de quelle façon il devait s'y prendre pour que ses articles fussent remarqués.

— Dites simplement ce que vous pensez, lui répondit Jouvin.

— Oh ! alors rien de plus facile.

— Essayez un peu, et vous verrez.

Francisque Sarcey, qui est par tempérament un peu un paysan du Danube suivit ce conseil, il lui en cuisit plus d'une fois.

Il était alors critique dramatique à l'*Opinion nationale*, et suivait — ce qu'il continue à

faire — toutes les représentations du Théâtre-Français, n'osant pas encore critiquer trop sévèrement les sociétaires, il se rattrapait sur les débutants, mais si ces débutants étaient des femmes, il arrivait régulièrement au pauvre critique d'être appelé dans le cabinet du rédacteur en chef, qui lui reprochait vivement d'avoir dit des choses désagréables de M<sup>lle</sup> X ou Y, qui avaient pour protecteur un personnage important que le journal avait intérêt à ménager.

L'exemple que je viens de citer démontre que — pour un motif ou pour un autre — il est difficile à un critique de dire franchement ce qu'il pense, s'il ne veut pas s'exposer à des ennuis. Aussi le jeu n'en valant pas la chandelle, on arrive peu à peu dans notre métier à ne dire qu'à peu près la vérité, laissant aux lecteurs le soin de la dégager en lisant entre les lignes, suivant une expression consacrée.

Vitu excellait en cet art difficile, de faire d'une pièce et des artistes des éloges qui — lorsqu'on savait lire entre les lignes — étaient parfois une critique des plus sévères et de l'œuvre et de ses interprètes.

Pour ne pas s'exposer aux petits désagréments qu'entraîne irrévocablement trop de sévérité, la critique lyonnaise est d'une bienveillance exagérée.

Un de mes excellents confrères passe sur ce point la permission. Au cours d'une représentation il se démène dans son fauteuil trouvant tout exécration, et le lendemain dans son compte rendu il épuise tout le vocabulaire des compliments et des éloges ; il y en a pour tous, si le souffleur lui-même n'en a pas sa part c'est qu'il l'a oublié.

Le confrère dont je parle n'est pas un imbécile, c'est un homme d'esprit, très au courant des choses de théâtre, et très bon appréciateur. Si donc dans ses critiques, il dit tout le contraire de ce qu'il pense, c'est uniquement pour éviter des récriminations désagréables. « Je m'en fiche » est sa devise, et il se trouve très bien de la mettre en pratique.

Si critiquer un artiste est difficile, le louer est en revanche la chose la plus facile du monde ; car il ne s'inquiète pas de la qualité de l'éloge, la quantité lui suffit. On est même arrivé sur ce point à une exagération qui ferait sourire si on prêtait quelquefois attention aux expressions employées couramment, comme *merveilleux* ténor, *incomparable* prima dona, *éminent* chef d'orchestre, etc.

Il y a quelques années, je fis dans un compte rendu à une jeune chanteuse un compliment qui avait le mérite de sortir de la banalité en formulant sur le caractère particulier de son talent une observation louangeuse que nul n'avait faite.

Je m'attendais à un remerciement, il ne vint pas. Vexé, à la première occasion qui me fut offerte, j'employai pour louer cette artiste, tous les clichés classiques, vantant sa virtuosité *incomparable*, son style *merveilleux* et sa correction *impeccable*.

Cette fois le remerciement ne se fit pas attendre, le lendemain même je recevais une lettre dans laquelle l'artiste m'assurait de sa reconnaissance pour mon appréciation si *juste* de son talent.

La malheureuse n'avait rien compris à mon premier compliment dont la délicatesse lui avait échappé, et elle avait savouré avec délices le parfum banal que je lui avais brûlé sous le nez au risque de l'asphyxier.

Je disais, que dans l'intérêt de son indépendance, un critique dramatique avait tout intérêt à ne pas connaître personnellement les artistes. Ce qu'il doit éviter surtout, c'est la fréquentation des coulisses, car dès lors il s'établit entre lui et les artistes, une intimité qui l'empêche d'une façon absolue, d'être sincère dans ses appréciations. Si il a quelque velléité de franchise, il est exposé alors à des aventures désagréables, comme celle arrivée à un de nos confrères qui — il y a quelques années — s'étant rencontré sur la scène avec un artiste qu'il avait critiqué, reçut une gifle retentissante.

Le tribunal alloua comme modeste compensation à notre confrère cinquante francs pour la gifle reçue, mais ce fut le public qui dégaga la moralité de cette aventure en disant : « Il ne fallait pas qu'il y aille ».

Et le public avait raison.

LUCIEN.

### PROPOS HUMORISTIQUES

#### Le Dieu des Ivrognes.

Les dieux s'en vont, mais celui-là nous reste, et il y a gros à parier que les libre-penseurs ne songeront jamais à le démolir.

Le nombre de ses autels suit — depuis quelques années — une inquiétante progression et les cabarets « ces lieux où la folie se vend en bouteilles » — ainsi que le disait Beau-tru — se multiplient comme les étoiles du firmament, avec cette différence toutefois, que plus ces

étoiles sont abondantes, moins l'humanité y voit clair.

Depuis Beau-tru — pourtant — les choses sont bien changées. Ces cabarets sont devenus des comptoirs, et, au lieu de s'y asseoir pour vider une bouteille de vin, on s'y tient debout pour absorber des alcools indignement frelatés.

C'est plus vite fait, et notre siècle veut aller vite en tout.

L'ancien cabaret impliquait nécessairement un temps de repos, un tribun avait même pu — avec quelque justesse — l'appeler « le salon du pauvre », les habitués fidèles en étaient les piliers, des rideaux discrets les protégeaient contre les regards des passants, l'homme qui fréquentait le cabaret avait — en quelque sorte — honte de cette fréquentation : il s'y glissait plutôt qu'il n'y entra.

Le comptoir moderne est tout différent, il s'étale insolentement aux endroits les plus en vue, il ouvre ses portes toutes grandes, et le miroitement de ses flacons multicolores, savamment inondés de lumière, produit — sur les adeptes — l'effet du miroir sur les alouettes.

Le vin fait triste figure dans ces établissements, le petit bleu a cédé la place au *fil-en-quatre* et au *tord-boyaux*, l'alcool y règne en maître ; non pas l'alcool de la vigne, mais l'alcool de l'industrie emprunté à la betterave, à la pomme de terre et à une foule d'autres végétaux féculents et sucrés.

La ville de Lyon, qui compte quatre cent mille âmes — y compris les âmes en peine — possède près de quatre mille débits de boissons ; on en compte quatre-vingt-sept dans la seule rue Moncey !

La moyenne est donc d'un mastroquet par cent habitants ; cette moyenne se retrouve aujourd'hui partout, elle est même supérieure dans les départements du Nord.

La boutique du mastroquet « le *zingue* » restera la caractéristique du temps présent, et nous n'aurons pas lieu de nous en montrer fiers.

La chanson — qui servira toujours à reconstituer le côté moral d'une époque quelconque de notre histoire — marquera le point précis de la dégringolade intellectuelle à laquelle nous assistons.

Jadis elle puisait l'esprit, l'à-propos, la gaieté, dans « le jus divin » qu'elle célébrait, aujourd'hui elle ne célèbre plus que l'ivrognerie et l'abjection.

Entrez dans un café-concert et vous entendrez inévitablement le comique de la troupe — le teint violemment enluminé, une tomate au milieu de la figure — chanter, titubant et bavant, les délices de l'eau d'af et les merveilles du *rogomme*.

La chanson du *pochar* — encore et toujours — là est le succès : c'est tout ce qui reste, hélas ! de la vieille gaieté gauloise.

Et qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est ni aux propriétaires, ni aux organisateurs de ces sortes d'établissements qu'il faut s'en prendre d'un pareil état de choses, ils ne font que répondre au goût du public en lui servant — à satiété — les insanités qu'il préfère.

Le jour où — par un revirement désirable et souhaité — le *poivrot* en scène sera vertement sifflé, les industriels en question n'hésiteront pas un seul instant à modifier leur répertoire, dans un sens plus conforme à notre véritable esprit national.

L'alcoolisme et la folie marchent de pair : le dernier recensement nous apprend qu'il y a en France trente-quatre mille fous !

Ce chiffre n'a surpris que les gens habitués — comme l'autruche — à fermer les yeux devant le danger.

L'alcoolisme figure pour un tiers dans ce redoutable contingent, la politique — avec la manie des grandeurs et le délire des persécutions — alimente le second tiers, les excitations maniaques et la débilité cérébrale due à des causes diverses, font le reste.

Trente-quatre mille fous ! et pour compléter

encore — comme s'il en était besoin — ce témoignage irrécusable de la fragilité de l'intelligence humaine, le même recensement nous dénonce une cohorte de soixante-cinq mille idiots, crétins et goitreux !

C'est à faire dresser les cheveux sur les têtes... les plus chauves.

Jadis la Providence était seule à veiller sur nos destinées, j'avoue même qu'en beaucoup de circonstances elle se montrait notoirement insuffisante ; on a chargé les laboratoires municipaux de la seconder, je n'y vois — pour ma part — aucun inconvénient ; bien au contraire.

Mais pourquoi la répression de la fraude se fait elle autant attendre, alors qu'elle devrait sévir et se montrer impitoyable ?

On poursuit et l'on condamne des marchands peu scrupuleux qui colorent — avec de la fuschine — un liquide auquel la vigne est le plus souvent complètement étrangère.

A côté de ceux-là, d'autres négociants introduisent du sulfate de potasse dans leurs produits et cela, avec une persistance, qu'explique suffisamment le profit qu'ils en tirent.

Quelles mesures prend-on contre cette variété d'empoisonneurs ?

Le conseil supérieur d'hygiène a déclaré — il y a cinq ans — que le plâtrage des vins était nuisible et fâcheux pour la santé publique, meurtrier même pour les gens atteints de maladies du foie et des reins, et qu'en conséquence il y avait lieu de poursuivre tous ceux qui se livrent à cette falsification et de leur appliquer la loi sur la fraude.

Les fabricants de vins mis en cause se sont démenés comme de beaux diables, ont fait un tapage d'enfer, et sont parvenus — en partie du moins — à obtenir gain de cause.

D'année en année, des circulaires plus ministérielles les unes que les autres, leur accordent des sursis pour se mettre d'accord avec la loi, ce qui équivaut à dire que pendant trois cent soixante-cinq jours encore, ils peuvent impunément empoisonner leur clientèle : soyez sûrs qu'ils n'y manquent pas.

Et il se trouve des gens pour s'étonner de l'augmentation continue, qui se produit sur le prix des plâtres !

Après tant de méfaits, la confiance des ivrognes en leur dieu doit se trouver plus altérée que leur gosier, et l'invocation suprême :

Bacchus, Bacchus, daigne nous secourir

court grand risque de rester sans écho : Bacchus abandonne à leurs propres forces ses fidèles, qui ont déjà tant de peine à se tenir debout.

En Amérique, les ivrognes ont constamment maille à partir avec les sociétés de tempérance, qui leur taillent de sérieuses croupières.

La preuve en est dans l'arrêté que vient de prendre — à l'instigation des dites sociétés — la municipalité de Rosorio.

Cette municipalité a décidé que tout individu ivre, rencontré sur la voie publique, serait arrêté, et qu'au lieu d'être relâché — comme on le faisait précédemment — moyennant le paiement d'une amende, il serait condamné à balayer — pendant huit jours — les rues de la ville.

Quelle humiliation !

Et c'est en pleine République Argentine qu'on use de pareilles rigueurs !

Si le Nouveau-Monde se montre dur pour les disciples de Bacchus, l'Ancien s'ingénie encore à leur offrir quelques consolations.

Le Danemark — par exemple — est en passe de devenir la terre promise des buveurs en état d'ébriété.

Une loi — récemment promulguée à Copenhague — décrète que les buveurs ivres-morts seront désormais reconduits à leur domicile en voiture, aux frais du débitant chez lequel ils auront vidé leur dernier verre.

De cette façon, les ivrognes ne risqueront plus de se faire écraser dans les rues, de s'assommer en tombant, ou d'attraper des coryzas

en dormant sur le plancher peu confortable des postes de police.

Heureux Danois !

A quand l'application de cette loi tutélaire en France ? A quand la création de ce nouveau service des *Pompes funèbres* ?

Le rêve de Framboisier se trouvera réalisé : il attendait que sa maison passe, pour rentrer chez lui ; sa maison ne passant pas, on le reconduira...

Sur les coussins moelleux d'un char numéroté.

Pierre BATAILLE.

## THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Vendredi a eu lieu l'ouverture du théâtre des Célestins, dans laquelle on a représenté la délicieuse comédie de Pailleron, le *Monde où l'on s'ennuie*.

Cette première représentation avait attiré beaucoup de monde, — et il y a si longtemps qu'on était privé de théâtre — et suivant son habitude, le public s'est montré fort réservé vis à vis des artistes qu'il ne connaissait pas, en revanche, il a fait aux artistes de l'ancienne troupe l'accueil le plus sympathique.

J'ai pour principe de ne rien dire des débuts, car il faut tenir compte de l'émotion des artistes qu'on ne saurait apprécier en connaissance de cause, et vis à vis desquels on est exposé à être injuste par une appréciation trop hative.

Je renvoie donc à la semaine prochaine mes appréciations sur la nouvelle troupe.

X...

## CASINO DES ARTS

Depuis sa réouverture, le Casino a chaque soir fait le maximum des recettes : rien de surprenant à cela quand on a des artistes comme M<sup>me</sup> Mily et M. Lafargue, les Canadas et les Seeit's, le ballet Auber, Celine Dumont, Ratiée, Henry, Miltres, etc.

Nos compliments à M. Guillet.

## SCALA-BOUFFES

La Scala a effectué sa réouverture annuelle avec une troupe composée avec le soin artistique que M. Marty, apporte toujours dans l'ensemble qu'il présente à ses fidèles habitués. Citer comme attractions principales les Manetti, troupe étoile de l'Hippodrome ; les petits duettistes miniature, les Dante, MM<sup>mes</sup> Lagrège, Selmac, Chappant, MM. Delpret, Darras, Turbat, Henrio, Swan, etc. Orchestre sous la direction de M. Bouveret. Prochainement M<sup>me</sup> Canon de l'Eldorado.

Bien que la Scala et le Casino soient maintenant dans la même main, celle de M. Guillet, les deux troupes seront absolument distinctes. Il y aura entre elles mieux que de la concurrence, un véritable concours d'émulation pour attirer et retenir le public.

## AU PAYS DES TRICHINES

« Il vient de se constituer à Chicago une Compagnie pour exposer l'Exposition avant la lettre. Elle fait construire un modèle à l'échelle de 1/100<sup>e</sup> qui aura quarante mètres de long sur trente-trois mètres de large.

Le soleil est représenté par 75 lampes électriques de 16 bougies, et les lampes à arc qui éclaireront l'exposition la nuit, par de microscopiques lampes à incandescence. Les specta-

teurs se promèneront sur une galerie à deux mètres de hauteur.

Pour compléter l'illusion, ils n'auront qu'à supposer qu'ils se trouvent dans la nacelle d'un ballon captif et qu'ils planent sur l'Exposition réelle à deux cents mètres de haut. »

Je ne me lasse pas d'admirer cette dernière suggestion, renouvelée de l'histoire de ces badauds qui regardaient un mur « derrière lequel il devait se passer quelque chose ».

Pendant que les spectateurs bénévoles du panorama conçu par cette ingénieuse Compagnie — qui doit être *limited* — exécuteront l'effort d'imagination qui leur est demandé pour jouir, par anticipation, du coup d'œil de la future Exposition de Chicago, je me propose de déployer une puissance d'évocation encore plus remarquable, en me figurant, d'ici, contempler à l'œil nu les merveilles de cette exhibition — du haut de mon observatoire des *Pierres-Plantées*.

J'économiserai ainsi les dépenses et les fatigues du voyage; et je ne courrai pas le risque de me heurter, là bas, à quelque contrefaçon de la Tour Eiffel..., malgré la *Liberté éclairant le monde* qui va se presser dans la rade de New-York.

\*  
\*\*

Cette pauvre Tour Eiffel tourne d'ailleurs au lugubre; l'autre jour, c'était un farceur macabre qui s'y pendait — en costume d'Adam chassé du paradis terrestre — après avoir eu l'idée lumineuse de s'entourer de lampions; maintenant elle envahit jusqu'aux nécropoles.

A l'entrée du cimetière de Damery (Marne), un épicier du pays qui est aussi un riche vigneron, paraît-il, M. Namur-Poirrier, vient de faire ériger une tour Eiffel gigantesque en pierre de taille, qu'il se destine à lui-même comme mausolée.

Cet épicier — non content d'être aussi vigneron que Poirrier — a voulu sans doute effacer, par cette conception grandiose, la fâcheuse et souvent injuste réputation de mesquinerie qui s'attache à sa profession, dans l'esprit populaire.

Il a voulu certainement réagir contre les plaisanteries déplacées de quelques vaudevillistes « vieux jeu » qui refusent à l'honorable corporation des « épiciers » l'accession aux idées élevées, dont le monopole n'appartient cependant pas aux couvreurs et aux poseurs de paratonnerres.

Mais quelqu'un qui doit faire de tristes réflexions sur la grandeur et la décadence des choses humaines — en général — et des constructions métalliques — en particulier — c'est ce pauvre M. Eiffel, dont l'œuvre colossale, après avoir stupéfié l'univers, rapetissé les plus hauts monuments connus et fourni le modèle d'une quantité d'objets divers, bougeoires, manches de cannes, presse-papier, couteaux, etc., finit tristement par inspirer le cénotaphe d'un simple épicier de province!...

*Sic transit gloria mundi!*...

\*  
\*\*

Mais revenons à nos moutons — ou plutôt à nos porcs... puisqu'il s'agit de Chicago, la capitale de la charcuterie américaine, la rivale contre laquelle je m'acharne pour défendre notre vieux Lyon contre sa concurrence.

Tous les jours on nous signale de nouveaux clous pour l'Exposition de Chicago.

Le dernier trouvé est assurément fort original. Ce sera, nous dit-on, une pièce mécanique représentant M<sup>me</sup> Patti, en cire, grandeur naturelle. Les gestes, le sourire et les mouvements musculaires du visage, particuliers à la diva, seront reproduits automatiquement et par un procédé d'électricité.

De plus, un phonographe ayant enregistré la voix de la cantatrice dans plusieurs morceaux de son répertoire, et dissimulé dans l'intérieur de la tête, permettra d'entendre la célèbre diva à toute heure de la journée.

Ces américains sont insatiables. Il ne leur suffit pas de s'être annexé Sarah Bernhardt, il leur faut aussi la Patti. A quand le tour de la trinité des Coquelin, de Judic, de Paulus et d'Yvette Guilbert? Toutes les célébrités contemporaines risquant d'être phonographiées dans leurs succès les plus retentissants, il ne leur restera plus — en personne naturelle — que la ressource de faire l'ornement du musée Grévin, figés dans leur pose la plus avantageuse: les Coquelin monologuant, Judic souriant, Paulus... s'esquivant, et Yvette Guilbert, café-concertant toutes les audaces fin de siècle.

FRANC-SILLON.

### LES HIRONDELLES VONT PARTIR

Le ciel déjà se décolore;  
Les premiers autans sont venus  
Ce matin même, avec l'aurore,  
Les nids les ont bien reconnus,  
Viens cueillir la dernière rose,  
Viens goûter le dernier concert  
Avant que le bois soit désert,  
Avant la fin de toute chose.

Les hirondelles vont partir  
Bien loin, vers des rives nouvelles.  
Entend leurs appels retentir!  
Adieu les hirondelles!  
Les hirondelles vont partir.

\*  
\*\*

Le chœur mélodieux des brises  
Semble un chant de luth attristé;  
L'automne a mis ses teintes grises  
Sur la palette de l'été.  
Les sources bientôt vont se taire,  
Tu n'entendras plus leurs chansons:  
Qu'ils seront tristes les buissons!  
Qu'elle sera triste la terre!

Les hirondelles vont partir  
Bien loin, vers des rives nouvelles,  
Entend leurs appels retentir!  
Adieu les hirondelles!  
Les hirondelles vont partir.

\*  
\*\*

Lorsque l'hirondelle nous quitte  
C'est que l'hiver, lent à finir,  
Qui fuit trop tard, qui vient trop vite,  
L'hiver s'apprête à revenir.  
Sous l'écorce rude des frênes  
Court le frisson des longs effrois:  
Ces géants redoutent les froids  
Des nuits et des aubes prochaines.

Les hirondelles vont partir  
Bien loin, vers des rêves nouvelles.  
Entend leurs appels retentir!  
Adieu les hirondelles!  
Les hirondelles vont partir.

L'instinct parle à l'aile intrépide;  
Le soir étale sa splendeur:  
Dans un instant il sera vide  
Le nid qui nous portait bonheur.  
Mais toi qu'une tristesse effleure,  
Toi dont l'esprit les suit là-bas,  
Reste au nid que te font mes bras.

Sois l'hirondelle qui demeure.  
Les hirondelles vont partir  
Bien loin, vers des rives nouvelles.  
Entend leurs appels retentir!  
Adieu les hirondelles!  
Les hirondelles vont partir.

Camille Roy.

### UNE DEMOISELLE D'HONNEUR

Avoir à ses noces d'or la même demoiselle d'honneur qu'à ses premières noces — les noces d'oranger — est une grâce temporelle que n'ont pas connue M. et M<sup>me</sup> Denis.

Le fait a eu lieu ces jours-ci à Paris dans ce bon vieux quartier de derrière le Panthéon,

Après la bénédiction nuptiale donnée à Saint-Etienne-du-Mont, on est allé déjeuner avec les mariés en leur appartement de la rue Lacépède; vieille maison cent fois recrépie, aux plafonds ondulants, aux étages carrelés et rougis au siccatif; ameublement d'acajou *rehaussé* de velours d'Utrecht jaune; petit tapis devant chaque meuble; globes sur les pendules et autres objets supposés précieux; pour musée, des lithographies de Raffet, des portraits Daguerre effacés, et un perroquet qui chanterait le refrain de la *Colonne* s'il n'était empaillé, suivant l'image de Murger. Le tout, choses et gens, brossé, essuyé, épousseté, frotté par une servante qui était à la première de la *Favorite*. Quelle bonne fortune de dénicher ce coin patriarcal dans ce Paris qui croit intelligent de brûler sa fin de siècle.

L'étrange et curieuse personne, cette demoiselle d'honneur de soixante-six ans qui s'en croit toujours seize. Ne la supposez pas ridicule ou précieuse, je vous en conjure. Tout, sauf cela. C'est une indécise, et, comme toutes les indécises, elle n'a pas vieilli. Molière lui-même vous dirait: c'est une jeune fille bien élevée, très fraîche, candide et timorée, rougissant sous le regard d'un homme, seulement, cette jeune fille a les cheveux blancs. Aucune déception n'a dévasté son visage, aucun de nos orages nationaux n'a assombri son imagination, qui voit toujours en avant; pas un des nombreux ingrats créés par sa charité n'a rétréci son cœur. Elle a vu les gardes municipaux brûlés vifs dans leur poste de la rue de Gesvres, elle a entendu l'artillerie du coup d'Etat balayer les boulevards; les obus allemands ont ébréché son toit en 1870, sans qu'elle ait gardé de ces assauts d'autres souvenirs que ceux d'avoir préparé de la charpie pour les uns, donné de l'argent pour les autres.

Sa vie sereine d'honnête femme ne connaît ni le remords ni le cauchemar. Cette demoiselle, d'ailleurs, ne se nourrit que d'œufs à la coque et de gelée d'orange.

Sa grande occupation a été de marier ses amies en qualité de demoiselle d'honneur; fonctions distinguées qu'elle a remplies cent trois fois, noces d'argent et noces d'or comprises, et dont elle conserve dans une commode les attributs, bouquets et aumonières, étiquetés et datés.

Comment se peut-il qu'ayant cotoyé le mariage, si souvent, si longtemps et si près, cette femme, qui fut jolie et désirable, n'ait pas cédé à l'entraînement commun? Telle fut à peu près la question, qu'en arrosant de marasquin nos fraises, nous lui demandâmes la permission de lui adresser.

— Je n'ai pas encore trouvé, répondit-elle sincèrement, avec un sourire jeune.

— Peut-être avez-vous été trop difficile, mademoiselle, trop exigeante.

— Moi ? Pas du tout !  
 — Auriez-vous, alors, pour le mariage une insurmontable aversion ?  
 — Nullement. Le mariage est la meilleure condition sociale, lorsqu'elle réussit.  
 — On a dû maintes fois solliciter votre main ?  
 — Quatre-vingt dix fois.  
 — Eh bien ?  
 — Eh bien, de la part des neuf dixièmes des hommes qui m'ont honorée de leur attention, c'est ma dot que l'on visait.  
 — Soit. Mais de la part du dernier dixième ?  
 — Il est intervenu des empêchements invincibles ;... un jeune homme ne m'aurait pas épousé, mais il était officier de marine ; j'aurais été constamment seule (l'honnête femme !)... un autre, fort gentil, s'est présenté, mais il fumait. Je me rappelle aussi un grand blond, c'était en 1842, fort instruit, très enthousiaste, que ma mère eût volontiers accepté pour gendre.  
 — Mais ?  
 — Mais, un jour, dans la conversation, il m'a dit : *ma toute belle* ; cette locution cavalière m'a tellement froissée que sur le champ, j'ai congédié l'impertinent. Trois mois plus tard, un jeune médecin voulut bien s'éprendre de moi.  
 — Mais ?  
 — Y songez-vous ! un médecin ! un mari qui se serait rendu familièrement auprès d'autres femmes.  
 — Vous auriez été jalouse ?  
 — Moi, pas du tout. Un tel mari, pourtant, m'aurait dégoûtée. J'ai ressenti une répulsion analogue à l'égard d'un statuaire qui a tenté de me faire la cour. N'aurait-il pas fallu consentir à le laisser s'enfermer avec ses modèles. Quelle infamie !  
 — Et le petit substitut, dit la mariée, qui t'aimait tant.  
 — Tu sais bien la cause de mon refus.  
 — Tu n'aimes pas les favoris.  
 — Non. Un homme ne doit-il pas porter toute sa barbe : c'est l'indice d'un caractère libre et fort.  
 — Ton ingénieur la portait ainsi, sa belle barbe blonde et fine, longue comme cela.  
 — Peux-tu me le rappeler ! Il se nommait Arricaud. Madame Arricaud ! En outre il avait des lunettes.  
 — Le capitaine n'en avait pas, de lunettes.  
 — Non, mais il avait perdu un doigt à Bala-klava ; or, chaque fois que mes yeux se portaient sur sa pauvre main mutilée, j'avais la chair de poule.  
 — Tu serais aujourd'hui Madame la générale. N'as-tu pas été demandée par un homme de lettres, M. X... aujourd'hui académicien.  
 — Oui, en 1857. Qu'il savait bien parler à une femme, celui-ci. Que de jolies choses il m'a dites !  
 — Mais ?  
 — Il était un peu obèse. Et puis, ce qui est plus grave, je retrouvais dans ses romans, imprimés, les beaux sentiments qu'il m'avait exprimés avec chaleur, avec une éloquence dont je croyais avoir été l'inspiratrice n'entendez pas impératrice ; — or, constater une tirade, un exercice littéraire, là où je croyais avoir été bercée par le langage d'un amoureux spirituel, fut pour moi une désillusion écrasante.  
 Le marié qui, jusque-là avait apporté à l'absorption des comestibles le temps et le soin auxquels il devait sa longévité bien portante, se décida à dire un mot.  
 — Est-ce qu'un de vos prétendus, chère amie, n'a pas failli vous faire capituler ?  
 — Lequel donc ?  
 — Le fils de l'armateur.  
 — Quelle horreur ! Il avait un cousin dans la boucherie, ce cousin serait venu chez moi après avoir manié de la viande, égorgé de pauvres moutons, peut-être ; quelle horreur ?  
 — Je vois, dis-je à mon tour, que mademoiselle s'est montrée un peu difficile.

— Nullement monsieur ; personne n'est plus conciliante, plus indulgente que moi.  
 — Soit, repris-je, mais si vous avez éloigné ceux qui vous avaient offert leur amour, serait-il indiscret de vous demander si, parmi les indifférents — je veux dire les aveugles — il s'en est trouvé qui vous auraient plu.  
 — Je ne sais, je n'ai distingué personne. Ma mère m'avait souvent recommandé, pour éviter les souffrances du cœur, de laisser venir à moi les amoureux, sans jamais les rechercher. Au surplus, c'eût été d'une inconvenance !  
 — Par votre présence à leurs noces, vous semblez avoir ratifié le choix de vos amies.  
 — Jamais !  
 — ???  
 — De tous les époux qu'elles ont choisis, il ne fut pas un que j'aurais agréé.  
 — Merci ! cria le mari ; que vous dois-je pour ce compliment ?  
 — Excepté vous, mon cher ami... nous causons en toute liberté...  
 — Si je vous avais demandée, voyons un peu ce que vous m'auriez reproché, à moi.  
 — Absolument rien, mon bon ami, vous êtes peut-être un peu sybarite, et puis, vous portez des cols rabattus, je ne les aime pas.  
 — J'en eusse porté des droits.  
 — Pendant huit jours.  
 En forme d'épilogue, la mariée, avec une pointe de raillerie affectueuse, dit à l'indécise.  
 — Je parie que tu serais aussi difficile aujourd'hui.  
 — Bien davantage ; les hommes sont beaucoup moins empressés, moins galants qu'autrefois ; ils parlent aux femmes le chapeau sur la tête ; dans un coupé, ils leur abandonnent la place de gauche, ils...  
 — Mais enfin, reprit la mariée, si le merle blanc surgissait tout à coup, et tombait à tes pieds ?  
 — Je le prierais de me laisser le temps de l'étudier.

Jean ALESSON.

## ROIS DE MER

A Paul ARÈNE

Ils avaient poursuivi la conquête rêvée :  
 Comme des forts, ainsi que des sublimes fous  
 Tandis que dans le ciel, sinistres et jaloux  
 Les astres contemplaient leur course inachevée.

Le bras viril et leur âme point énérvée  
 Ils triomphaient enfin de l'écueil, du remous  
 Et sans avoir jamais incliné les genoux  
 Ils rapportaient les dons d'or du roi Mervée.

Ils allaient à Bagdad et dans Persépolis,  
 Dans la Judée où croît l'anémone et le lys.  
 Puis ils en emportaient des richesses insignes

Et lorsqu'ils revenaient par une nuit d'été,  
 Leur navire géant s'avancait escorté  
 Pareil à quelque dieu, par un troupeau de cygnes.

Georges de MYRTE.

## L'AMOUR DE JACQUES

Par Charles FUSTER

— SUITE —

Ma foi ! Jacques vient de descendre l'escalier en sautant les marches, comme à dix-huit ans. Il a dix-huit ans, et c'est vrai ! Depuis qu'il vit à Chéry, en plein air, dans les aromes de la forêt et ceux des champs, depuis qu'il marche et qu'il respire, Jacques se sent plus fort ; les couleurs lui sont venues, et, sur un cou plus large, sa tête se dégage mieux ; maman Heurlin lui affirme quelquefois, moitié plaisante, moitié sérieuse, que ses moustaches même ont poussé. Tout s'est renouvelé en lui ; lorsqu'il a dit à maman Heurlin, dit par le menu ses souffrances, ses indécisions, ses souillures d'âme, c'est à croire que les mots ont chassé la chose, et qu'en exprimant des peines réelles, il en a fait moins que des souvenirs, — des fictions du

temps ancien. Tout ce qu'elles avaient d'anormal, d'imaginaire a disparu ; comme les moelles, le sens moral a retrouvé des richesses. Y a-t-il là simple influence du milieu, de cet air salubre, de ces conversations douces avec un cher être absolument bon ? Est-ce un grave problème physiologique, ou le simple effet du silence, du recueillement, de la vie errante et de la solitude ? Jacques n'en sait rien, — mais il a passé par le bain de Jouvence en buvant le Léthé ; pour parler sans mythologie ni symbole, en français, Jacques a le cœur tout nouveau, l'âme lavée, le corps gaillard. Il lui semble parfois, en y pensant, que tout. — même la grande souffrance, — le trouverait, non plus vieilli, mais solide, et qu'il est comme un bon ressort tout neuf, un ressort d'acier vibrant.  
 « Du fameux café, maman... Du fameux café ! »

Sa serviette au menton, — pour protéger une cravate du bleu le plus pur, — Jacques est en train d'étendre, sur le pain beurré, une fine couche de miel. La ruche est en face de lui, une ruche toute dorée, après laquelle, — malgré maman Heurlin aux aguets, — s'acharnent les mouches déjà ivres de sucre, et mûres pour l'indigestion. Il fait un peu chaud ; la journée promet d'être suffocante ; les volets sont presque clos ; une fine bande de lumière, où s'agitent et dansent les minuscules atomes, vient tomber juste sur le pot de crème. Et, la bouche pleine, Jacques bénit maman Heurlin, un peu d'être sa mère, et beaucoup d'avoir d'aussi bon miel...

« Pardon, Madame Heurlin... » La porte, — celle qui donne sur la boutique, — s'est ouverte ; et devant Jacques, toujours la bouche pleine, toujours sa serviette au menton, quelqu'un s'est dressé dans un grand flot de soleil. Et le quelqu'un, — qui zézaie un tout petit peu, — a une ceinture autour de la taille, une fleur dans les cheveux, un chapeau clair, une robe plus claire, des rubans, des rubans ! La robe, le chapeau, les cheveux, le sourire, tout n'est peut-être pas à la dernière mode, mais si lumineux, si lumineux en vérité, que Jacques en « demeure stupide », comme on dit dans les tragédies, et ne pense même pas à arracher sa serviette ou à avaler la bouchée en train.  
 « Il n'y avait personne dans la boutique... Alors, vous comprenez... »

Ce que maman Heurlin comprend surtout, c'est que mademoiselle Suzanne a singulièrement embelli. Elle est là, toujours sur la porte, les yeux baissés, très rouge ; et quand Jacques, qui a enfin avalé son pain au miel et jeté la serviette sur la table, se lève pour aller vers Suzanne, leurs deux mains n'ont pas su se trouver, tant elles tremblaient.

Suzanne n'a rien dit à Jacques. Elle a eu l'air de chercher beaucoup au fond d'elle-même ; cela file si vite, ces prétextes ! Enfin elle a fait sa découverte, et, en rougissant de nouveau, — car c'est une très honnête petite personne, — elle a demandé à maman Heurlin une carte-postale pour son papa, deux timbres pour elle... Ton rêve, Jacques !

Enfin, pendant que maman Heurlin ouvre le carton, et s'efforce d'avoir l'air très, très préoccupée, Suzanne a levé les yeux sur Jacques. Lui a-t-elle su gré de la belle cravate bleue ? L'intimité de cette chambre, cette solitude à deux pendant un instant, ce couvert prêt, ce soleil qui flotte, ces portraits vieillots, tout cela lui a-t-il mis au cœur les rêves d'un bonheur très réalisable et très doux ? Mais, sans rien dire, elle a souri, souri de tout le visage, tandis que sa gorge se soulevait sous la robe claire. Elle a eu peur que le sourire en racontât trop long, elle s'est vite sauvée ; elle n'oubliait que deux choses, la carte-postale et les timbres ; maman Heurlin a dû la rappeler, et c'est avec des rougeurs encore, sans se retourner une seule fois, que mademoiselle Suzanne a filé jusqu'au coin de la route.

Je voudrais bien savoir ce que se disent, à présent, maman Heurlin et Jacques. Malgré le bruit qui grossit, les cris des gamins, les

chants des grands garçons, malgré le violon, la trompette, la musique du carrousel, les éclats de rires, on a très mystérieusement fermé la porte de la boutique. C'est une heure après, seulement, que réapparaît maman Heurlin... Jacques l'embrasse encore en répétant : « Tu es contente, dis, tu es contente ? » Et, de fait, maman Heurlin est si contente, oh ! si contente, qu'elle voudrait pouvoir quitter la boutique un petit instant, franchir le porche en fleurs de l'église, et remercier le bon Dieu de tout son cœur, en lui disant tout ce qu'elle sait dire. Elle ne peut pas, c'est en elle-même, seulement, qu'il y a comme un hymne d'orgues mystiques ; les yeux fanés ont presque repris de la flamme : tu as bien fait de lui parler, Jacques !

XX

« Merci, mon bon monsieur... Dieu vous bénira, ma bonne madame ! »

Et le vieux mendiant disparaît dans la foule, emportant le gros sou de Jacques et le petit sou de Suzanne.

D'entendre ce : « Madame ! » Suzanne a rougi. Peut-être bien que Jacques a rêvé d'une petite mariée blonde, d'une église toute pleine d'encens, d'une hallebarde de suisse frappant les dalles...

Mais il s'agit bien de cela, aujourd'hui ! Ce n'est pas de l'encens qu'on respire, ni dans une silencieuse église qu'on marche. La fête bat son plein. Sous un soleil toride, — un soleil à faire suer les murs, — Chérisy tout entier se promène et se démène. Entre les ruines de l'ancien cloître, on danse ; un photographe ambulancier termine son étalage ; maman Heurlin, toujours radieuse, a mis en montre les beaux cigares enrubannés, les blagues, les tabatières, les boîtes d'allumettes avec des sujets en couleurs, et cinq ou six têtes de pipe qui représentent un « brave général » ; le violoneux et le trompette ont disparu, mais le carrousel, où tournent les petites filles, fait, à lui seul, un vacarme d'enfer. A lui seul ! J'écris étrangement l'histoire... A lui seul ! mais certes non, le carrousel n'est pas seul ! Devant les tourniquets où l'on gagne des lapins, trois ou quatre gaillards, malpropres, mais cupides, crient comme des sourds ; les enfants se bousculent, en glapissant, pour arriver jusqu'aux sucres d'orge, — des sucres d'orge blonds, bruns, verts, blancs, dont la pâte, tirée et pétrie par une dondon, brille et s'allonge sous le soleil ; des cabarets, où l'on mange les canards aux petits pois, où l'on boit le vin sucré « à la française », où l'on joue, où l'on se grise, arrivent des bruits de dispute ; autour du mât de cocagne, où se balance encore la belle casquette neuve, il y a, après chaque escalade vaine, un éclat de rire et une bordée de sarcasmes ; ici, pour essayer sa force, le boucher frappe un coup de l'énorme marteau en bois ; plus loin, c'est le jeu du massacre, où, — toujours au milieu du rire universel, — les boules viennent assassiner un Bismarck féroce ou un Polichinelle macabre ; à deux pas, juché sur un banc, quelque chanteur de complaintes nasille l'histoire du dernier crime, tandis que, très sérieux, quarante badauds reprennent en chœur le refrain ; les pétards vous éclatent dans les jambes ; malgré le plein jour, devant le porche de l'église, vient de filer une fusée ; un marchand de couteaux hurle l'éloge de sa marchandise ; à deux pas, un Italien crie les numéros d'une loterie ; les poules gloussent, les chiens aboient, un âne est à braire ; dans le tir à la carabine, on entend pétarder les revolvers : c'est, ma foi ! un charivari à épouvanter le ciel.

Au milieu de cette orgie du bruit, Suzanne et Jacques ne disent rien. D'abord, en plein bachanal, ils ne se pourraient entendre ; ces piailllements redoublent, ces rires s'exaspèrent ; c'est de la folie. Puis Suzanne et Jacques auraient trop de confidences communes ; la surprise de ce matin leur a laissé le cœur tout battant : ils se contentent de vivre la vie, sans pensée, sans paroles, avec un recueillement de l'âme et des lèvres, tandis qu'autour d'eux la poussière

s'épaissit, que les boules faappent les quilles, et que le chanteur vient de gémir la trentième strophe de sa complainte.

« Dieu vous bénira, ma bonne madame ! » Cette phrase du mendiant reste dans l'oreille de Suzanne, comme lui est restée au cœur, depuis ce matin, la petite chambre toute tranquille, tout intime, où l'auteur des *Lauriers*, sa serviette au menton, mangeait du pain au miel en face d'un portrait vieillot. « Ma bonne Madame ! » Et, d'instinct, Suzanne, elle aussi, regarde l'église.

Si Suzanne ne regardait pas l'église, si Jacques ne regardait pas Suzanne, tous deux pourraient voir, à trois pas, la mine hâve, les yeux égarés d'un pauvre garçon qui ne fait pas envie. Il a pourtant bu depuis le matin, Jean ; il est arrivé chez madame Guilbaut, tout fiévreux encore de sa nuit d'insomnie, le cœur serré par la brutalité du père ; il venait dire adieu à ses camarades, leur dire adieu une minute. Mais le cœur humain reste lâche, et tout trempé qu'il est déjà, celui de Jean n'en a pas moins eu une dernière faiblesse... Jean aurait pu partir, Jean l'aurait dû ; est-ce l'entraînement ? est-ce l'absinthe, le vin cuit ? Jean est resté.

Il a bu, bu encore. Il n'a point chanté, par exemple, mais il a bu, et puis bu, et bu. Ensuite, avec les camarades, il s'est levé ; il n'a pas voulu monter sur les chevaux de bois, ni écouter la complainte, ni s'amuser au jeu du massacre ; seulement, puisqu'il prétend aller servir, tous les grands garçons l'ont plaisanté de ne pas savoir tenir une arme. Il est là, dans la boutique du tir, et, pendant que le patron lui charge un pistolet, pendant que l'œuf à viser danse au bout d'un petit jet d'eau, que les pipes blanches provoquent la balle, Jean s'est retourné, Jean regarde cette foule.

Il ne voit ni les casquettes brunes, ni les garçons aux vestes bleues, ni les filles avec leurs tabliers, ni les commères, ni les *gosses*, ni les vieux ; c'est autre chose qu'il cherche... Qu'a-t-il donc à verdir ainsi ? Jacques vient de passer, Jacques tout en fête, avec sa cravate claire, son air heureux ; Suzanne marche à côté de lui : mon Dieu qu'elle est donc jolie, et faut-il qu'elle l'aime pour s'être mise ainsi ? Il y a une poussée de la foule, Suzanne est tout près de Jacques ; je crois bien qu'elle s'est appuyée sur le bras du musicien.

Jean voit rouge. Le forain est là, qui lui tend le pistolet. Les pipes blanches attendent ; l'œuf danse au bout du jet d'eau ; les camarades s'approprient à juger le coup. Je ne sais ce qui a passé dans les yeux de Jean, ce qui a traversé sa douleur ; une demi-seconde, malgré la foule, il lève le pistolet droit sur Jacques ; une seconde encore, — c'est sur lui-même, à présent... On lui a pris le bras ; le coup est parti ; maintenant il est étendu, le fils du marchand de moutons ; deux hommes lui soutiennent la tête, Jacques avec le boucher ; le vétérinaire, qui a ouvert la chemise, arrête le sang ; quelques paysans murmurent : « Le soleil... La chaleur... Ça lui aura perdu la tête... » Pas question d'apporter le blessé jusque chez lui : c'est chez maman Heurlin que, le soutenant toujours, Jacques l'a fait conduire. Personne ne grimpe plus au mât de cocagne, ne fait plus le jeu du massacre. Monsieur le curé est venu prendre des nouvelles. En se répétant-elle aussi : « La chaleur... L'insolation... » Suzanne a couru chez elle, bouleversée et tremblante, Jacques, pour accompagner Suzanne, a quitté un instant le blessé qui divague ; et tandis que tous deux, malgré leur bonheur, se taisent, ont froid, sentent passer les ailes noires, arriver l'irréparable, maman Heurlin reste seule au chevet de Jean, et, ses yeux fanés tout remplis de larmes, elle regarde cette face pâle, que contractent les cauchemars de la jalousie et de la mort.

XXI

Le docteur est venu de Clermont ; il est revenu encore au grand trop de sa petite jument. Les premières fois, il toussait dans sa barbe,

A LA  
GRANDE  
MAISON

SUCCURSALE

DE  
LYON

4, Place des Jacobins

(ENTRÉE SOUS LA VÉRANDA)

HABILLEMENTS

CHAPELLERIE, LINGERIE  
BONNETERIE

pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.

VÊTEMENTS SUR MESURE

MÉDAILLE D'OR

Paris 1889

LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE



**CRÈME SIMON**  
Le Cold Cream  
par excellence et sans rival  
**GUÉRIT**  
Gerçures, Rougeurs  
et toutes les  
Affections légères  
de la peau  
Se défier des nombreuses imitations  
EN VENTE PARTOUT

AVIS AUX DAMES

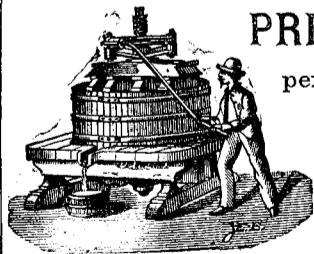
Broderies à la main pour **Trousseaux**,  
**Linge de Table**, etc. — Travail à façon  
très soigné. — *Prix modérés.***M<sup>lle</sup> BOUYGOU**Rue Confart, 14, au 3<sup>me</sup>**VERMOREL**

CONSTRUCTEUR

VILLEFRANCHE (Rhône)

**PRESSOIRS**

perfectionnés

**GARANTIS**

Transformations et réparations des pressoirs.

**Vis et Ferrures. — Pompes à Vin.**

Envoi franco du Catalogue illustré.

faisait des : « Hum ! » des : « Diable ! » qui n'annonçaient rien de bon ; et Jacques l'accompagnait jusqu'à la porte en l'interrogeant du regard. Ça n'allait pas. Le marchand de moutons arrivait tout le temps ; aux âmes rudes les durs repentins ; le malheureux pleurait à fendre l'âme, s'accusait, se frappait le front : il avait fallu l'éloigner. Et trois jours avaient passé ainsi, trois jours pendant lesquels, à toute minute, on venait demander des nouvelles — monsieur le curé surtout, en vue des sacrements.

Il n'y aura pas besoin des sacrements. Ce matin, le docteur était presque gaillard ; si l'on a maintenu, par crainte des « scènes », l'ordre d'éloigner le marchand de moutons, du moins l'état général est meilleur ; encore un peu de délire, l'abattement de la fièvre, — mais ce corps là est solide : Jean en réchappera. Seulement il faut de minutieuses précautions, une propreté extrême, un air renouvelé, et surtout, surtout, un silence à endormir les mouches, un profond et double silence.

Il y a eu, déjà, des impruences commises. D'abord les cris du marchand de moutons, ses jurons, ses larmes : tout cela remuait Jean, à le faire rougir, puis pâlir, puis retomber dans l'épuisement.

Une autre fois, Suzanne, qui a grand pitié du pauvre garçon, a ouvert la porte. Heureusement il avait la tête tournée, maman Heurlin a bien vite repoussé Suzanne, Jacques est allé causer avec elle dans la boutique. Mais on eût dit que, malgré l'épaisseur de la cloison, Jean pouvait entendre quelque chose ; dans la vague torpeur de l'abattement, sa douleur devinait, peut-être : maman Heurlin a bien cru qu'il « passait ».

Quand maman Heurlin a entendu le coup de feu, aperçu Jean dans cet état, maman Heurlin n'a pas osé deviner tout à fait. Ce que son intelligence comprenait a effrayé son cœur ; elle a voulu endormir de pareilles pensées, ces scrupules, cette tristesse, ces grands sursauts qui la traversent ; mais lorsqu'elle a vu entrer Suzanne, lorsqu'elle a vu Jean souffrir ainsi, mourir à moitié pour cette voix un instant surprise, maman Heurlin n'a plus pu ne pas comprendre. Elle a dû s'avouer à elle-même que c'était vrai. Et, depuis, comme si le mal l'avait gagnée, ce mal d'incertitude, ce mal d'indécision douloureuse qui fut celui de son fils, la pauvre maman Heurlin discute avec elle-même, cherche des preuves, des contre-preuves, s'interroge, s'encourage, se supplie, décide, recule : en vérité elle ne se reconnaît plus.

Tout en bordant le malade dans son lit : « Ah ! mon Dieu, mais que faire ? » se dit maman Heurlin, qui essaie de ne pas avoir l'air inquiet, et s'acharne à bien égaliser les plis de l'édredon. « Mais faut-il ! dire ? » — et maman Heurlin, en train de préparer la potion calmante, est secouée d'un tel frisson, qu'elle en verse les trois quarts à côté. « Mais alors, quoi ?... » et Jean, qui s'est soulevé pour boire la potion, ne se doute guère de tous les orages, des grands coups de vent qui luttent dans la tête de maman Heurlin. « Mais je ne puis pas faire pleurer mon Jacques ! Mais c'était si bon de le voir heureux ! Mais il m'a promis de rester ! » et, de s'être dit ces choses, maman Heurlin se calme un instant... Oui, maman Heurlin, — mais l'autre l'aimait tout petit, cette Suzanne ; mais vous l'avez su ; mais il a voulu mourir ; mais Jacques le vole — mais qu'en dirait le père ? Et lorsque, en regardant au mur, les yeux fanés ont rencontré ceux du cuirassier mort, maman Heurlin a bien senti où était le devoir.

(A suivre.)

## REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Les bonnes dispositions du marché que nous signalons depuis le commencement du mois continuent à se manifester ; et bien que les plus hauts cours pratiqués dans le courant de la bourse n'aient pas été conservés en clôture, on ferme quand même à un niveau supérieur à celui de la veille.

Le 3 0/0 qui restait hier à 96 35 a coté 96 52 au plus haut pour finir à 96 47.

Le 3 0/0 Nouveau a monté de 7 c. à 94 57. L'Amortissable vaut 97 10 et le 4 1/2 105 90.

Le Crédit Foncier clôture à 1,291 25 on annonce officiellement pour le 6 octobre l'émission des nouvelles obligations Communales.

La Banque de Paris fait 786 25 ; la Banque d'Escompte 447 50 ; le Crédit Lyonnais, 825 ; la Société Générale s'inscrit à 483 75 et le Crédit Mobilier à 315.

Le Suez a subi quelques réalisations qui l'ont ramené à 2,852 après 2,860.

Très bonne tenue de l'Italien à 90 75, les autres rentes étrangères sont plutôt fermes.

Au comptant, les actions Chemins de fer économiques du Nord se traitent à 512 et 515.

L'action Immeubles de France est recherchée à 480 ; les obligations sont demandées à 390.

En banque, l'action Explosifs fortes vaut 95 et 100.

## L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Chronique : Le Wagnérisme, par Henry Maret. — La semaine politique : Memento. — La fête de Sedan en Allemagne. — Echos de partout : M. Zola et la guerre. — Le Salon de la Rose-Croix. — Autour des grandes manœuvres. — Le peintre Delaunay. — Histoire de la semaine : Le vertige, par Maurice Montégut. — Souvenirs contemporains : Le 4 septembre : l'Envahissement de la Chambre, par Jules Simon. — Coins de Paris : Le Luxembourg, par Camille Mauclair. — Alentour de l'École : L'Université, par Edouard petit. — Romans : Chère adorée, par Alphonse Belot. — Pêril, par Henry Gréville. — La Semaine littéraire : (Français et Anglais, par Hamerton), par Albert Rigaud. — La Semaine dramatique : Madame Agnès. Les soirées classiques de l'Odéon, par Jules Lemaitre. — L'Exposition de Prague, par M. M. F. Kohn-Abrest. — Les grandes manœuvres : La bataille de Colombey, par Jean Maubourg. — Livres de la semaine. — Correspondance.

## LA FRANCE MODERNE

Littérature, Sciences et Arts contemporains.

2<sup>e</sup> Année. — Rédacteur en chef, Jean LOMBARD

PARIS-MARSEILLE

La France Moderne paraît tous les quinze jours, le jeudi, en grand format, sur papier teinté. Articles de critique littéraire et artistique. Poésies, nouvelles, biographies, théâtres, etc., etc.

Une place importante est faite aux Jeunes. Par la largeur de son programme, la vitalité de sa rédaction qui s'accroît incessamment, et l'extension que ses fondateurs lui impriment, la France Moderne est une des meilleures feuilles littéraires artistiques qui comptent actuellement.

Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

Abonnements : 6 fr. par an ; 3 fr. pour six mois. — Le numéro : 10 centimes. Bureaux : Boulevard du Nord, 15, à Marseille

IVÉRITABLE ! I ORIGINE !

**Savon ANTI-PELLICULAIRE Russe**

A. M. OSTROUMOFF  
PHARMACIEN à MOSCOU

PRIX : 1 fr. 50  
Bohantillon p<sup>o</sup> poste 1<sup>o</sup> 65

EN VENTE PARTOUT

ACTIVITÉ FRAPPANTE  
Enlève complètement les pellicules et arrête rapidement la chute des cheveux, analysé par Collège médical, absolument ininuisible, autorisé par le Gouvernement Russe.

DÉPÔT 59, F<sup>s</sup> S<sup>t</sup>-Honoré (Pl. Beauveau) PARIS  
M<sup>o</sup> A. Ostroumoff (Savonne le Russe)

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

**PIPERITA**

Produit hygiénique incomparable

SPÉCIALITÉS RECOMMANDÉES

LA GLYCÉROLINE ROSÉE  
LA BENZILINE  
EAUX DE COLOGNE  
LE MIELIFLOR

HUILES ANTIQUES  
BRILLANTINES  
LOTIONS QUININE et Portugal  
GLYCÉRINE Française des familles

VENTE EN GROS : 53, rue Mercière, LYON

**C. VILLE**

TEINTURIER-DÉGRAISSEUR

34, Rue Tupin, près la Rue de la République  
Ci-devant 30, Rue Grenette.

Blanchissage et Apprêt à neuf de **RIDEAUX** en tulle, mousseline, guipures, application (blancs ou couleurs) de **flanelles, housses, couvertures**, etc.

Nettoyage, ravivage et teinture d'**AMEUBLEMENT**, Tapis, Rideaux et Velours. Teinture à neuf de Robes de soie.

Maison faisant tout son travail elle-même.

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

**Eaux Minérales Naturelles**

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : **E. MAUGUIN**

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'**ÉVIAN-LES-BAINS** (Source CACHAT), en bonbonnes de 10 et 25 litres.

**Bougie du Jockey-Club**

DOUBLE PRESSION, EXTRA SUPÉRIEURE



A. AUGIER, F. DUMORTIER, successeur

9, rue de la Plâtière, Lyon

Spécialité de Clerges de 1<sup>o</sup> Communion

**LE MONDE ILLUSTRÉ**

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE. — Courrier de Paris, par P. Véron. — Silhouettes centenaires par G. Lenôtre. — Les grandes manœuvres, nos gravures. — A travers la science, par E. Gautier. — Théâtres par H. Lemaire. — Lettres sur la photographie, par G. Lumen. — Serge, par Abel Hermant.

GRAVURES. — L'amiral Gervais. — Les grandes manœuvres dans l'Est. — Le monument élevé par la ville de Nice à la mémoire de Garibaldi. — Beaux-Arts : le retour des Bateaux. — Djivad-Pacha, nouveau grand vizir du Sultan. M. Delauray. — M. Ch. Terrou. — Panorama de la baie de Valparaiso. — Serge, par Tofani.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

**OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER**

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du SEMEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

**POÉSIE**

- L'Ame Pensive (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 3<sup>f</sup> »
- Les Tendresses (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 4 »
- Poèmes (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 4 »
- L'Ame des Choses (4<sup>e</sup> édition) . . . . . 4 »
- Le Siècle Fort . . . . . 0 50
- Sonnets (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 1 »
- Devant la mer grande . . . . . 2 »

**PROSE**

- Contes sans prétention . . . . . 2 50
- Essais de Critique (3<sup>e</sup> édition) . . . . . 3 50
- Les Poètes du Clocher (édition princeps) . . . . . 10 »
- (3<sup>e</sup> édition) . . . . . 6 »
- Les Pensées d'une Femme . . . . . 0 50
- Un Prince Ecrivain . . . . . 0 50

**L'ANNÉE DES POÈTES (1890)**

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>  
56, RUE JACOB, A PARIS

**BIBLIOTHÈQUE DE MA FILLE  
ET DE MON PETIT GARÇON**

Ce petit Journal hebdomadaire, aussi charmant comme format que riche en matières de toutes sortes: Romans, Comédies, Nouvelles et Récits, anecdotes, Jeux d'esprit, etc... — **le tout illustré de gravures** — est des plus avantageux, car il tient peu de place et ne coûte presque rien **tout en donnant autant et plus** que les publications similaires. En outre, il présente cet attrait spécial d'offrir à son jeune public le **Roman illustré** déjà mis en pages, de telle sorte que dès le Roman terminé, on peut tout de suite faire un cartonnage et posséder un livre dans sa bibliothèque. Enfin les éditeurs de la **Bibliothèque de ma Fille et de mon Petit Garçon** offrent **tous les mois** aux cinq premiers Lauréats des Devinettes, cinq volumes tous bien reliés et illustrés de nombreuses gravures qui sont expédiés immédiatement.

Un numéro spécimen est adressé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie. — On s'abonne en envoyant un mandat poste à l'ordre de M. Lucien HÉBERT, rue Jacob, 56, Paris.

Un numéro par semaine. — Prix pour les départements: 1 an, 6 francs; 6 mois, 3 francs; 3 mois, 1 fr. 50.

S'adresser également, soit aux bureaux de poste, soit aux libraires des départements.

En vente chez tous les Libraires

**ASTRONOMIE POPULAIRE**

Par CAMILLE FLAMMARION

Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'Astronomie populaire offre l'exposé précis de toutes les grandes découvertes astronomiques qui nous ont appris à connaître le ciel et la terre. Ce livre est l'expression complète de l'état actuel de la science sur la constitution de l'Univers. Il élève l'âme et lui donne le calme d'une haute philosophie.

Par la lecture de cet ouvrage, d'un style si pur et si harmonieux, illustré de nombreuses figures qui en font en même temps une œuvre d'art, on se met rapidement et agréablement au courant des réalités merveilleuses de la science moderne, découvertes qui tout en étant indiscutables, semblent pourtant parfois tenir du prodige.

Sanctionnée par le suffrage de près de cent mille lecteurs, couronnée par l'Institut (prix Montyon de l'Académie française), adoptée par le Ministre de l'Instruction publique, l'Astronomie populaire a pris rang dans toutes les bibliothèques depuis les plus humbles, et est devenue pour ainsi dire indispensable pour toute instruction qui désire être établie sur une base sérieuse.

Cette nouvelle édition, entièrement refondue, fait passer sous les yeux du lecteur les derniers progrès de la science récemment réalisés dans la connaissance de l'Univers: étoiles, soleil, mouvements de la terre, nature des autres globes notamment de notre voisine la planète Mars, origine et fin des mondes, solution des problèmes les plus intéressants qui puissent captiver l'intelligence humaine.

L'ouvrage, que l'on pourra se procurer chez tous les libraires de Paris et des départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8<sup>o</sup> Jésus. Il se composera d'environ 100 livraisons à 10 centimes ou de 20 séries environ à 50 centimes. Il paraît 2 livraisons par semaine; 5 livraisons forment une série.

C. MARPON ET E. FLAMMARION, éditeurs,  
26, rue Racine, PARIS.

Le succès inespéré du *Petit Echo de la Mode* crée de nouveaux devoirs à son administration, dont le but est toujours demeuré le même: Être utile et agréable.

Son utilité ne saurait être mieux prouvée, si ce n'est par que quelques extraits de lettres, pris parmi les 300 composant le courrier de chaque matin. Ainsi M<sup>me</sup> L. Bel... à Aire, nous écrivait le 19 juin: « Votre journal, *Le Petit Echo de la Mode*, est vraiment le plus utile et le plus attrayant que j'ai jamais lu. Aussi, depuis quelques mois que je le connais, je le lis avec infiniment de plaisir, c'est pour moi comme « un ami fidèle que je revois chaque semaine. J'y

lis souvent des conseils pratiques, que je mets à profit. Je vous vois toujours répondre à toutes les questions que l'on vous adresse, « madame, avec tant de bonté et de bienveillance, que je n'hésite pas à mon tour, etc., etc.

M<sup>me</sup> M. de B... à Agde, nous écrit le 18 septembre: « Lectrice du *Petit Echo de la Mode*, et ayant beaucoup de sympathie pour ce charmant journal, j'ose me permettre d'adresser à monsieur le Directeur ces quelques lignes pour le féliciter sur le goût avec lequel le journal est rédigé. Je veux aussi parler de la toute gracieuse manière avec laquelle monsieur le Directeur répond aux demandes qui lui sont faites; aussi est-ce avec une entière confiance que je m'adresse à lui pour etc. »

Madame Norm... à Juvigné, nous écrit le 20 septembre: « Bien que je ne sois pas directement abonnée à votre journal *Le Petit Echo de la Mode*, je suis cependant une de ses lectrices les plus assidues. Vos romans ont pour moi un attrait tout séduisant; vos causeries me captivent, elles développent le bon goût, ornent l'intelligence et ont un fonds sérieux qui est le « diamant de l'écrin, etc., etc. »

Au point de vue agréable, la sollicitude et la minutie apportée dans le choix des modèles qui illustrent le Journal, le soin avec lequel sont recherchées les primes et occasions offertes à nos aimables lectrices et l'accueil si empressé qu'elles nous ont toujours réservé, nous sont un sûr garant que le Journal a atteint le but désiré.

Le Jury de l'Exposition Internationale de Bruxelles, vient de consacrer le succès du *Petit Echo de la Mode*, en lui décernant la plus haute récompense, **une médaille d'Or**. C'est la 2<sup>me</sup> médaille en or que ce vaillant pionnier de la civilisation et de moralisation obtient en deux ans.

*Le Petit Echo de la Mode* est en vente partout, le mercredi à 0 fr., 10 le numéro. — On s'abonne directement 67, rue de Grenelle, en adressant un mandat poste de 6 francs, à monsieur Orsmi, directeur.

**LA REVUE POUR TOUS**

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50; un an, 12 fr.

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs: Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur,  
19, rue des Saints-Pères, Paris.

**JOURNAL DES DEMOISELLES**

Edition mensuelle. — rue Vivienne, 48.

PARIS, 10 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 — SEINE, 11 fr.

Cinquante-huit années d'un succès toujours croissant ont constaté la supériorité du *Journal des Demoiselles*, et l'ont placé à la tête des publications les plus intéressantes et les plus utiles de notre époque.

A un mérite littéraire unanimement apprécié, le journal a su joindre les éléments les plus variés et les plus utiles.

- Chaque livraison renferme :
- 1<sup>o</sup> 32 pages de texte: Instruction, littérature, éducation, modes, etc;
- 2<sup>o</sup> Un Album de patrons, broderies, petits travaux, avec explication en regard, formant à la fin de l'année une collection de plus de 500 dessins;
- 3<sup>o</sup> Une feuille de patrons, grandeur naturelle, imprimés ou découpés, soit environ 100 patrons par an;
- 4<sup>o</sup> Une ou deux gravures de modes colorées, soit 18 par an;
- 5<sup>o</sup> Modèles de Tapisseries ou de petits travaux en couleurs;
- 6<sup>o</sup> Annexes variées: Tapisseries par signes. — Imitations de peinture. — Musique. — Opérette. — Chiffres enlacés. — Alphabets. — Cartonnages. — Abat-jour. — Calendriers, etc.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN



**KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX**

DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

**Affichage Diurne et Nocturne**

**AFFICHES PEINTES**

SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

et dans ses Succursales de

ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON

**CH. FAY, Inventeur**  
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

**VELOUTINE**

**CH. FAY, Inventeur**  
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

GADEFIER des IMITATIONS  
ET CONTREFAÇONS.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau Adhérente et invisible, elle donne au Teint une Beauté et une fraîcheur naturelles.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE  
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants

# VENTE FORCÉE

## 13 Derniers Jours

### Fermeture le 26 Septembre

Des Grands Magasins de Nouveautés

# A LA VILLE DE LYON

Place des Terreaux

*C'est l'appel suprême, l'adieu définitif de cette grande Maison. La Direction a intérêt on le comprend à écouler le plus de marchandises possible avant la fin, et dans ce but n'a pas marchandé les rabais. Il sera facile de s'en convaincre en allant LUNDI assister au pillage des rayons.*

Comme spécimen, quelques lots pris au hasard un peu à tous les comptoirs.

<b>Un lot Nappes</b>	damassées linge extra, jolis dessins, soldées pour rien.....	1 45
<b>Un lot Nappes</b>	damassées, linge Panissière riche, superbes dessins à fleurs avec écusson, valant de 12 à 15 francs.....	3 90
<b>Draps de lit</b>	toile fil lessivée, long. 3 m., larg. 1 <sup>m</sup> 60, soldés le drap.....	2 95
<b>Draps</b>	toile mi-blanc pur fil, long. 3 m., larg. 1 <sup>m</sup> 60, au lieu de 8 f. 50 le drap.....	3 90
<b>Draps</b>	toilejaune et lessivée pur fil, long. 3 m., larg. 2 m. valant 12 francs le drap.....	5 45

### GRANDS DRAPS

toile blanche, longueur 3<sup>m</sup> 50 cent. largeur 2<sup>m</sup> 40 centim., vendus au lieu de 15 fr. le drap. **6 90**

<b>Grands draps</b>	de maître, toile blanche, sans coutures, ourlets à jours, long. 3 <sup>m</sup> 50, larg. 2 <sup>m</sup> 40, valant 19 fr. le drap.....	8 75
<b>Tabliers</b>	de cuisine toile bleue ou blanche, au lieu de 2 fr. 75.....	» 75
<b>Mouchoirs</b>	batiste extra fine, ourlets à jours, jolies vignettes de couleur, expertisés.....	» 25
<b>Couvre-lits</b>	tricot blanc à franges pour lit d'une personne, expertisés.....	3 45
<b>Couvre-lits</b>	tricot blanc à franges, qualité supérieure genre lourd, valant 15 francs.....	5 90
<b>Couvre-pieds</b>	piqués et ourlés, dessus cretonne à fleurs très bien conditionnés, soldés.....	4 90
<b>Couvertures</b>	laine blanche, longueur 2 m. 10, largeur 1 m. 60, expertisées.....	7 45
<b>Grandes couvertures</b>	laine mérinos, taille énorme long. 2 m. 90, larg. 2 m. 55 valant 60 fr., soldées à.....	26 »
<b>Oreillers</b>	plume vive épurée, enveloppe coutil fil.....	2 75
<b>Traversins</b>	plume vive épurée, enveloppe coutil fil....	3 45
<b>Matelas</b>	tout en crin d'Algérie, recouvert coutil belge, pur fil extra.....	8 45
<b>Matelas</b>	laine de pays, recouverts coutil belge pur fil, pour lits 80 centimètres.....	15 90
<b>Sommiers</b>	élastiques capitonnés, ressorts acier, pour lits 80 centimètres.....	16 50
<b>Lits-cages</b>	capitonnés à sommier adhérent, ressorts acier, valant 40 fr.....	18 75
<b>Carpettes</b>	aloès pour bureaux et salles à manger, 2 m. 50 sur 1 m. 80, soldés.....	4 90
<b>Carpettes</b>	moquette de Beauvais, dessins Henri II, 2 m. 50 sur 2 m., valant 45 fr.....	18 »
<b>Carpettes</b>	moquette de Beauvais, dessins Henri II 2 m. + 3 m., valant 60 fr.....	23 »

<b>Bas</b>	et chaussettes coton ou fil couleur, pour enfants, sortes de 1 f. 25 à 3 fr. soldées.....	» 45
<b>Cache-Corsets</b>	plastiques pour dames, soldés au tiers de leur valeur.....	» 55
<b>Chemises</b>	flanelle hygiénique pour hommes, jolies dispositions, expertisées.....	1 95
<b>Chemises</b>	pour hommes, flanelle pure laine irrétrécissable, valant 12 fr.....	5 45
<b>Gilets</b>	de flanelle pure laine pour hommes, au lieu de 3 francs.....	1 95
<b>Tapis de table</b>	broché Véronèse, franges nouées au carré de 1 m. 30, au lieu de 6 f. 50....	1 95
<b>Tapis de table</b>	point de tapisserie, style oriental, jolies franges nouées, valant 15 fr.....	5 90
<b>Rideaux</b>	portières Kélim, jolies dispositions, franges nouées, haut 3 m., le rideau.....	3 45
<b>Rideaux</b>	bourette, style Pompadour, Henri II, jolies franges, montés prêts à poser, haut 3 m.....	9 50

### SURAHS, FOULARDS

pure soie, imprimés, pour robes et costumes, ayant coûté de 2 à 4 fr. le mètre, expertisés indistinctement. **95<sup>c</sup>**

<b>Batiste</b>	nouveauté, splendides impressions de Mulhouse p. chemises et lingerie fine val. 1 f. 75 le m....	» 55
<b>Toile de Vichy</b>	grand teint, larg. 1 m., soldée pour rien le mètre.....	» 75
<b>Mérinos</b>	sergés, armures, tissus noirs pure laine, valant de 2 à 3 fr. le m., soldés.....	» 95
<b>Falle</b>	française pure soie, larg. 65 c., qualité de 15 fr. le mètre, donnée à.....	3 90
<b>Chemises</b>	pour dames, shirting ou percale riches broderies, au lieu de 6 f. 50.....	2 95
<b>Chemises</b>	pour dames, shirting, festons à la main, au lieu de 4 f. 50.....	1 75
<b>Corsets</b>	coutil d'Evreux ou satin noir éventailés soie vraies baleines au lieu de 10 fr.....	2 95
<b>Gants</b>	cheveau, gants fil etc., un lot valant de 2 à 3 fr. la paire expertisée.....	» 45

### ON SOLDERA

à tous prix les Costumes et Confections pour Dames.

*La place nous manque pour énumérer les occasions inouïes offertes aux acheteurs; il faut visiter cet important rayon où les riches confections, jaquettes, manteaux sont littéralement donnés*

**POUR RIEN**

Glaciés-Annonces B. DELAYE, 8, rue Henri IV, Lyon.